

Le Lido

Dany Boudreault

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boudreault, D. (2020). Le Lido. *24 images*, (195), 20–22.

Le Lido

par DANY BOUDREAULT, comédien et écrivain

Au printemps 2016, j'ai vécu deux mois à Limoges en résidence d'écriture.

Pendant la Première Guerre mondiale, les militaires incompetents étaient envoyés à Limoges en guise de punition. On les « limogeaît ». Pour écrire, j'ai dû me soustraire du monde, je me suis limogé.

J'ai travaillé fort pour aimer *la ville de la boucherie et de la porcelaine*. Je ne voyais personne, je sortais peu. Quand je le faisais, je marchais au Jardin de L'Évêché, à la gare ou au Monoprix. Ça me rappelait que j'avais un corps. Le pire, c'était que mon errance ne m'inspirait même pas. Je culpabilisais de ne pas écrire assez. Je me disais que je ne méritais pas mon privilège.

Un jour que j'étais sorti pour m'acheter un paquet de Gitanes, je me suis arrêté devant une vitrine pour y voir mon reflet. On aurait dit que j'étais en pyjama avec mon pantalon Adidas troué et mon coton ouaté trop grand. Mes cheveux hirsutes tenaient dans les airs tellement ils étaient sales. J'avais l'air « décédé ». Après un mois de confinement d'écriture, je n'avais plus d'orgueil.

Au-dessus de la vitrine, j'ai pu lire sur une marquise : Lido. J'ai poussé la lourde porte. C'était la première fois que je la remarquais. J'ai pensé au Cinéma du Parc, à Montréal, perdu là où on ne s'attend à rien, au milieu d'un centre d'achat.

À l'intérieur, au bout d'un couloir étroit, j'ai monté un escalier en colimaçon. Le plancher était recouvert d'un tapis rouge taché, de vieilles affiches recouvraient les murs au plâtre défraîchi. Je me suis rendu à la billetterie, au deuxième. Une fille aux cheveux peroxydés et au t-shirt à l'effigie de Kurt Cobain se tortillait sur son tabouret derrière le comptoir. Elle aurait pu être mon amie.

Quatre clients attendaient : un quarantenaire avec une écharpe nouée à la française (je ne suis jamais arrivé à le faire moi-même, ce maudit nœud-là), une madame blonde dans la cinquantaine avec une repousse grise et un grand gars maigre de mon âge que j'avais aperçu sur



↑ L'avenir de Mia Hansen-Løve (2016)

Grindr. Je l'avais bloqué sur l'application parce qu'il avait été trop insistant.

Je l'ai salué, gêné. Il a baissé les yeux. La fille au comptoir m'a demandé ce que je voulais voir. J'ai regardé confusément les films à l'affiche sur l'ardoise.

— *L'avenir*.

— Ça sort seulement demain.

Je me suis rabattu sur *Quand on a 17 ans* d'André Téchiné.

Une fois dans la salle, je me suis assis au centre. L'œil du prince. J'avais froid dans mon coton ouaté. Ça sentait la moisissure. On entendait tomber des gouttes dans un seau derrière. Le gars de Grindr s'est assis au fond ; la madame à la repousse, en diagonale ; le monsieur à l'écharpe, dans la première rangée, le cou cassé pour bien voir.

Le film a commencé abruptement.

Je ne pense rien *divulguer* en disant que c'est un film sur le désir. Sandrine Kiberlain y incarne la mère que j'aurais voulu avoir : rassurante et cool, sans vouloir devenir ma meilleure amie.

Le reste de la salle a eu l'air de se faire chier. Madame-Repousse a marmonné en sortant à Monsieur-Écharpe que « Téchiné l'avait déçue. » Quand je me suis tourné vers Grindr, il s'était enfui.

À la Maison des auteurs, j'ai téléchargé la chanson de Victor Démé, Yafaké, qui joue à la fin du film. Le lendemain, je tolérais déjà mieux mon confinement. J'étais inspiré.

Le jour d'après, au Lido, j'allais assister à la première de *L'avenir* de Mia Hansen-Løve. J'avais moins l'air de la chienne à Jacques avec ma chemise propre. Les mêmes étaient là : Monsieur-Écharpe, Madame-Repousse et Grindr. Personne d'autre.

Synopsis : *Sur une courte période, Nathalie, une prof de philo, perd sa mère, se fait larguer par son mari et se fait retirer sa charge de cours. Elle apprend à vivre dignement avec cette nouvelle liberté qui la plonge dans la solitude.*

L'avenir aborde les sujets pas très populaires de la résignation et du

contentement. Isabelle Huppert a encore réussi à m'avoir, avec cette façon de jouer qui ne ressemble à rien, mais qu'elle a toujours.

Quand je suis allé aux toilettes après, je pleurais. Grindr est venu se laver les mains à côté de moi. Il pleurait lui aussi. En me regardant dans le miroir, il m'a demandé :

- C'était bon, hein ?
- Oui, tellement humain.

C'était mon premier dialogue depuis un mois. Peut-être que Grindr avait vu, comme moi, une prémonition de lui-même dans le miroir : le même homme potentiellement vieux et seul.

Le reste de la semaine, j'ai écrit avec frénésie : les scènes se succédaient, les nœuds se dénouaient, je me prenais pour Tennessee Williams.

Une autre fois, je suis allé voir *Assassin* de Hou Hsiao-hsien. Ma nouvelle famille faisait la queue en silence au comptoir. Cobain m'a reconnu et elle m'a laissé passer, même si j'avais oublié ma carte de rabais.

Je me suis endormi sur *Assassin*, un conte chinois classique qui parle de l'honneur avec plein de combats esthétisants. Madame-Repousse m'a réveillé en souriant pendant le générique. J'avais posé ma tête sur son épaule sans m'en rendre compte.

- Ça sert aussi à ça, le cinéma.

J'ai eu honte, mais ce contact-là a mis un baume sur notre solitude. Grindr et Monsieur-Écharpe regardaient le générique avec leur gueule de reclus. J'ai reconnu la mienne, celle que j'avais vue dans la vitre. J'ai reconnu en eux cette ambivalence à vouloir embrasser la solitude et la briser en même temps. Le Lido offrait cette possibilité-là, de vivre ni trop près, ni trop loin, mais ensemble, vibrant au même diapason humain.

Je suis sorti. Les glycines sentaient fort ce soir-là.

- Vous venez du Québec ?
- Oui...
- Je vous ai entendu à la billetterie.

Bienvenue.

- Merci.
- Vous faites quoi, ici ?
- Je suis à côté, à la Maison des

Auteurs.

- Vous avez de la chance.

Monsieur-Écharpe m'a souri, puis il est parti. Je m'en suis voulu après de ne pas lui avoir posé plus de questions.

Je me souviendrai toujours des films que j'ai vus au Lido, surtout pour l'expérience humaine, même fragmentaire, qui les a entourés, et m'a fait tenir le coup. Je me souviendrai à jamais de ce petit cinéma d'auteur qui résiste, grâce à l'État français, et rassemble les esseulés.

- Comme moi.
- Comme nous.